

il y a vingt ou trente ans, frémissaient à la vue d'une arme à feu ou d'une arme blanche, sont devenus peu à peu d'excellens soldats. Depuis qu'ils ont été formés à notre tactique, ils se battent avec une ardeur égale derrière des remparts et en rase campagne. Cette milice aime son état, est fidèle à ses drapeaux, montre un zèle actif pour des maîtres qui la traitent bien, et a l'avantage de pouvoir soutenir des fatigues qui épuiseraient des Européens.

Le nouvel empire fondé par les Anglais en Asie n'a pas seulement ajouté à leur puissance, il a prodigieusement accru leurs richesses. La vente publique des marchandises qu'ils en tirent s'élève annuellement à quatre-vingts millions. On estime douze millions celles qui sont portées en fraude. La valeur des diamans doit être de quatre à cinq millions. C'est rester au-dessous de la vérité que de réduire à huit millions les fonds avancés dans l'Inde aux commerçans des autres nations, et qui rentrent toujours dans la Grande-Bretagne avec plus ou moins de bénéfices. Les fortunes qu'à leur retour dans leur patrie portent avec eux les négocians libres et les agens du corps privilégié sont nécessairement immenses. Nous ne craignons pas d'être accusés d'exagération par les gens instruits, quand nous assurerons que l'Orient vaut tous les ans à l'Angleterre plus de cent vingt millions. Ses heureux habitans consomment une partie des objets qui lui viennent

de ces régions lointaines. Le reste est vendu à l'Europe, à l'Afrique, et à l'Amérique.

Mais, disent de vains discoureurs, cette grandeur a-t-elle une base bien solide? Les Indiens, maintenant si timides, ne peuvent-ils pas un jour s'aguerrir? le trône des Mogols ébranlé ou détruit ne peut-il pas se relever? des peuples barbares ne seront-ils pas attirés de nouveau dans ce doux climat? les princes du pays ne mettront-ils pas fin à leurs discordes? et ne se réuniront-ils pas pour leur liberté commune? est-il impossible que les soldats asiatiques qui font actuellement la principale force de l'usurpateur tournent contre lui les armes dont il leur a montré l'usage? Les nations européennes qui naviguent, qui trafiquent dans ces mers éloignées souffriront-elles toujours patiemment les insultes faites à leur pavillon, les entraves mises à leur commerce? les dominateurs eux-mêmes ne s'affaibliront-ils pas à force de s'étendre, et le colosse qu'ils ont élevé ne sera-t-il pas tôt ou tard écrasé par son propre poids?

Toutes ces suppositions paraîtront absolument destituées de vraisemblance aux bons esprits qui ont étudié l'Indostan avec quelque soin. Que jamais dans ses conquêtes la Grande-Bretagne ne s'écarte des principes d'administration qui ont fait prospérer les grands comme les petits états, et son empire reposera sur des fondemens inébranlables. Un désordre universellement établi de temps immémorial dans cette grande partie de

LXIX.
Conjectures
sur l'état fu-
tur de la
compagnie.

l'Asie lui offre même un moyen particulier de s'attacher pour toujours les cœurs. Jusqu'ici les peuples ont été simplement fermiers, et fermiers très-opprimés des terres qu'ils arrosaient de leurs sueurs. Qu'on leur partage les campagnes qui les ont vus naître, qu'on les fasse jouir des douceurs de la propriété, et, enchaînés par ce bienfait beaucoup plus qu'ils ne l'étaient par la crainte, leur amour sera sans bornes. Ils instruiront leurs enfans à admirer, à chérir un gouvernement si bien ordonné; et les générations successives se transmettront avec leurs héritages les sentimens de leur félicité et celui de leur reconnaissance.

Alors les amis de l'humanité applaudiront, Anglais, à vos succès; ils se livreront à l'espérance de voir renaître la prospérité sur un sol que la nature embellit, et que le despotisme n'a cessé de ravager. Il leur sera doux de penser que les calamités qui affligeaient ces contrées en seront écartées pour jamais. Ils vous pardonneront des usurpations qui n'ont dépouillé que des tyrans; et ils vous inviteront à de nouvelles conquêtes en voyant l'influence de votre constitution sublime s'étendre jusqu'aux extrémités de l'Asie pour y faire éclore la liberté, la propriété, le bonheur.

Ce vœu de tous les hommes sensibles serait très-vraisemblablement exaucé, si les nombreuses provinces asservies par la compagnie étaient un jour réunies au domaine de la nation. Le projet en fut formé par milord North; et l'on peut croire

que, sans la guerre d'Amérique, il l'aurait exécuté. Ses successeurs dans le ministère ont vu comme lui combien il serait avantageux d'ajouter au revenu public une rente annuelle de soixante millions de livres, qu'une meilleure administration pourrait porter beaucoup plus haut assez rapidement. S'ils ont retardé cette opération importante, c'est peut être qu'ils n'ont osé braver ni une trop forte opposition, ni des réclamations trop animées. Ce danger nous paraît exagéré.

Depuis 1773, les actionnaires n'ont reçu qu'un dividende de huit pour cent, et n'en peuvent raisonnablement jamais espérer un plus considérable, parce qu'à cette époque il fut arrêté par le parlement que les trois quarts des gains que pourrait faire la compagnie au-dessus de cette répartition appartiendraient au fisc, et que le surplus serait mis en réserve pour les cas imprévus. Aucun des intéressés dans les fonds du corps privilégié ne se flatte que cet arrangement sera un jour annulé. On les trouvera donc très-disposés à faire le sacrifice de leurs possessions territoriales, et à se borner aux bénéfices de leur commerce, qui se sont constamment élevés à douze ou douze et demi pour cent. Ils ne craindront pas de voir diminuer leur profit. Tous ou presque tous les marchés où se font leurs achats, où se font leurs ventes restant sous les lois de leur nation, ils y jouiront d'une protection dont leurs concurrens seront sûrement privés.

Mais peut-être l'Indostan entier sera-t-il encore livré au génie oppresseur du monopole. En ce cas, « malheureux Indiens, tâchez de vous accoutumer à vos fers. En vain on avait porté vos supplications au ministère, au sénat, au peuple. Le ministère ne pense qu'à lui, le sénat est en délire, la portion sage du peuple est muette, ou parle en vain. L'avidé et féroce association de commerçans qui a causé vos malheurs les aggrave et en jouit tranquillement. Brigands privilégiés, vous qui tenez depuis si long-temps une grande partie du globe sous les chaînes de la prohibition, et qui l'avez condamnée à une éternelle pauvreté, cette tyrannie ne vous suffisait-elle pas? Fallait-il l'aggraver par des forfaits qui rendissent exécrables le nom de votre patrie?

« Qu'ai-je dit, votre patrie! Est-ce que vous en avez une? Mais si la voix de l'intérêt est la seule à laquelle votre oreille puisse s'ouvrir, écoutez-la donc. C'est elle qui vous crie par ma bouche : Vous vous perdez, vous vous perdez, vous dis-je. Votre tyrannie touche à sa fin. Après l'usage que vous avez fait de votre autorité, renouvelée ou non, elle finira. Croyez-vous que la nation, dont il faudra que la démenche et l'ivresse finissent, ne vous demandera pas compte de vos vexations; que la perte de vos criminelles richesses, et peut-être l'effusion de votre sang impur, n'expieront pas vos for-

« faits? Si vous vous en promettez l'oubli, vous vous trompez. Le spectacle de tant de vastes contrées pillées, ravagées, réduites à la plus cruelle servitude, reparaitra. La terre couvre les cadavres de plusieurs millions d'hommes que vous avez laissés ou fait périr. Mais ils seront exhumés; ils demanderont vengeance au ciel et à la terre, et ils l'obtiendront. Le temps et les circonstances n'auront que suspendu votre châtimement. Oui, je vois arriver le temps de votre rappel et de votre terreur. Je vous vois traîner dans les cachots que vous méritez. Je vous en vois sortir. Je vous vois pâles et tremblans devant vos juges. J'entends les cris d'un peuple furieux rassemblé autour de leurs tribunaux. Le discours de l'orateur intimidé est interrompu. La pudeur et la crainte l'ont saisi; il a abandonné votre défense. La confiscation de vos biens, l'arrêt de votre mort sont prononcés. Peut-être vous souriez de mépris à ma menace : vous vous êtes persuadé que celui qui peut jeter des masses d'or dans la balance de la justice la fait pencher à son gré. Peut-être même vous promettez-vous que la nation corrompue, en prorogeant votre octroi, s'avouera coupable des crimes que vous avez commis, et complice de ceux que vous commettriez encore. »

Non, non; il faut que tôt ou tard justice soit faite. S'il en arrivait autrement, je m'adresserais à la populace; je lui dirais : Peuples, dont les ru-

gissement ont fait trembler tant de fois vos maîtres, qu'attendez-vous ? Pour quel moment réservez-vous vos flambeaux et les pierres qui pavent vos rues ? Arrachez-les..... Mais les citoyens honnêtes, s'il en reste quelques-uns, s'élèveront enfin. On verra que l'esprit du monopole est petit et cruel. On verra qu'il est insensible au bien public. On verra qu'il n'est contenu ni par le blâme présent, ni par le blâme à venir. On verra qu'il n'aperçoit rien au-delà du moment. On verra que, dans son délire, il a prononcé cet arrêt, et qu'il l'a prononcé dans tous les temps et chez toutes les nations.

« Périssent mon pays ! périssent la contrée où je commande ! périssent le citoyen et l'étranger ! périssent mon associé, pourvu que je m'enrichisse de sa dépouille ! Tous les lieux de l'univers me sont égaux. Lorsque j'aurai dévasté, sucé, exténué une région, il en restera toujours une autre où je pourrai porter mon or et en jouir en paix ».

LIVRE QUATRIÈME.

VOYAGES, ÉTABLISSEMENTS, GUERRES ET COMMERCE DES FRANÇAIS
DANS LES INDES ORIENTALES.

EN commençant cet ouvrage, je fis le serment d'être vrai, et jusqu'ici j'ai la conscience de ne l'avoir pas oublié. Puisse ma main se dessécher, s'il arrivait que, par une prédilection qui n'est que trop commune, je m'en imposasse à moi-même et aux autres sur les fautes de ma nation ! Je n'atténuerai ni le bien ni le mal que nos ancêtres ont fait ; et ce sont les Portugais, les Hollandais, les Anglais même, que j'attesterai de mon impartialité. Qu'ils me lisent et me jugent. S'ils découvrent que je me sois relâché avec les Français de la sévérité avec laquelle je les ai traités, je consens qu'ils me rangent au nombre des flatteurs qui, depuis deux mille ans, ont empoisonné les peuples et leurs souverains ; qu'ils ajoutent mes volumes à la multitude des monumens de la bassesse dans le même genre ; qu'ils me soupçonnent d'avoir ouvert l'entrée de mon âme à la terreur ou aux espérances. Je m'abandonne à tout leur mépris.

Les anciens Gaulois, presque toujours en guerre les uns avec les autres, n'avaient entre eux d'autre communication que celle qui peut convenir à des

^{1.}
Anciennes
révolutions
du commerce
de France.